

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

QUAND
ON EUT MANGÉ
LE DERNIER
CHIEN

JUSTINE NIOGRET

QUAND
ON EUT MANGÉ
LE DERNIER
CHIEN

Roman



VOIR DE PRÈS

Ce roman a été soutenu par une
bourse de création du CNL.

© 2023, Éditions Au diable vauvert.
© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-581-4

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

À vous, joli jeune homme,
Aux barres de chocolat
que nous avons refusé de manger,
Et à nos Cape Denison.

Dix-sept

Hors de la tente, un des chiens se mit à hurler. On ne pouvait guère entendre son cri, mais on le ressentait, dans la chair : une vibration organique, vivante, au milieu des rugissements de vent si durs qu'ils en devenaient minéraux.

Mertz se mit à rire. Il était brun, petit, physique. Il avait une présence d'ourse au milieu de la tente et de la neige : une présence chaude, réelle. Dans ce désert de glace, il avait une matérialité non négligeable, quelque chose de posé, quelque chose qui existait malgré les centaines de kilomètres de banquise s'étendant autour de la petite tente.

Mertz se mit à rire, donc, et Ninnis rit à son tour, parce qu'il savait ce qui allait suivre. Ninnis était très jeune, comme seuls savent l'être les Anglais à vingt-cinq ans : encore blond d'enfance, délicat et tendre. On aurait dit une poupée de porcelaine et, si on lui avait retiré ses vêtements, on se serait attendu à voir, aux articulations de ses coudes et de ses genoux, de jolies cordelettes tenant les différentes parties de son corps en pâte de verre.

— C'est La Chienne, expliqua Mertz à Mawson. Elle n'est pas contente.

— Il me semble que je n'ai jamais vu La Chienne être contente, répondit Mawson.

Mawson était, lui, aussi fantasque qu'une expérience scientifique. Il

était géologue et cette description se suffisait sans doute à elle-même, si on y ajoutait qu'il était anglais.

— Et pourquoi n'est-elle pas contente, d'ailleurs ? demanda Mawson.

Mertz et Ninnis échangèrent le regard des jeunes mères, lorsqu'on leur pose une question d'une incroyable sottise sur les nouveau-nés. Mertz et Ninnis s'occupaient des chiens depuis des mois. Ils les connaissaient comme on connaît sa maison et son domaine, sa poche et sa chambre.

— Elle attend sa portée, Douglas, répondit Ninnis à Mawson avec un sourire.

— Je ne suis pas certain que cet état explique toute sa mauvaise humeur, répondit Mawson.

Mertz et Ninnis rirent encore.

— Mawson, ajouta Mertz, je me garderais bien de dire à La Chienne ce qu'elle doit penser. Je ne suis pas aussi brave que vous.

Ce fut au tour de Mawson de rire, ou de sourire en coin, ce qui chez lui revenait presque au même.

Mertz posa le poing sur la toile de tente. Même ici, dans la toute relative chaleur du petit poêle Primus allumé, les trois hommes ne retireraient, au mieux, qu'une couche de vêtements, et Mertz portait encore ses mitaines et ses gants. Ses moufles pendaient au bout du cordon passé dans les manches de son manteau du dessus. Mawson connaissait par cœur ce geste, qu'il faisait lui aussi. Poser le poing sur la toile de tente, tâter le vent, sentir ses coups

de boutoir déchirants. Mawson avait croisé des tempêtes, aussi bien sur terre que sur mer : elles restaient toujours à une certaine échelle humaine. On pouvait imaginer la volonté d'un Dieu ou d'une Déesse s'en prenant aux hommes et à leurs constructions, voulant leur faire revenir en bouche le goût de la boue des débuts du monde. Il y avait de la sauvagerie, mais une sauvagerie que l'on pouvait appréhender. Ici, c'était autre chose. Ici, le vent dansait à sa façon et rien, absolument rien, ne savait danser avec lui.

Rien, à part peut-être La Chienne.

— Je sors, fit Mertz.

Il ne semblait pas inquiet, mais, soudain, très sérieux.

Ninnis renfilait déjà ses moufles

et Mawson tirait sur les cordons de sa capuche. Tous savaient ce qu'ils deviendraient, sans les chiens. Les bêtes étaient vitales, et à l'expédition, et plus simplement aux trois hommes. Les chiens tiraient les traîneaux et sur les traîneaux se trouvaient la nourriture, et les outils, et les médicaments. Ici, à l'extrémité Sud de la Terre, il n'y avait rien, ni plantes ni animaux, ni refuge ni même de pluie. Rien à manger ou à boire, à part la glace ou ce qui se trouvait sur les traîneaux. Absolument rien.

Ninnis ouvrit le boyau de peau et de laine qui bouchait l'entrée de la tente et Mawson baissa la tête pour profiter encore un instant de la lumière presque verte du petit pôle.

L'homme savait déjà ce qu'il allait voir, et il n'était pas pressé.

Mawson tenait des journaux avec une régularité de moine et il y avait écrit que la banquise ressemblait à un crépuscule de fin du monde. Il avait rayé ces mots presque rageusement, les trouvant justes, mais minuscules. Ils ne contenaient rien. Ils ne disaient pas la vérité.

Il fallait ramper pour sortir de la tente et une fois dehors, les trois hommes restèrent à quatre pattes : de toute façon, ce soir, le vent les aurait fait tomber. Ils étaient trois, mais étaient seuls : s'ils avaient tendu la main ils se seraient touchés, bien entendu, mais ils ne s'entendaient plus, ils ne se voyaient plus. Le vent les brutalisait, si puis-

sant qu'il en possédait une masse, une réalité qu'on aurait cru pouvoir saisir comme une corde, une brique. Ici, le blizzard était une matière, plus réelle encore que la neige et la glace.

Mawson se souvenait de ses baignades, enfant, en Angleterre, le moment où l'eau glacée saisit le torse, le moment où l'on suffoque, le moment de cette respiration arrêtée, suspendue, douloureuse. À l'époque, il pensait que c'était cela, l'essence du froid. Il avait changé d'avis, depuis.

Mawson leva les yeux. Tout baignait dans un crépuscule pâteux, une lumière collante, grise. Le ciel et la neige se fondaient l'un dans l'autre, sans démarcation. Devant les trois

hommes à genoux, une seule figure sortait de tout ce fade : à contre-jour, celle d'une chienne plus velue qu'un ours, montée sur un monticule de neige gelée, dressée face au vent et hurlant tout autant qu'il hurlait lui. C'était une danse entre les deux, qu'on aurait pu voir, sous d'autres latitudes, entre une libellule et un roseau – mais ici, toute la poésie en avait été changée en roc, en brutalité, en basalte. En morsure.

La Chienne était prise dans la lumière baveuse des étoiles, présente, couleur de fer, si dense et musclée qu'on ne pouvait pas deviner qu'elle attendait sa portée. Les seize autres chiens s'étaient enterrés sous la neige. Si le temps avait été plus clément, les hommes auraient vu, par les petites